

## La gueule... et la mort sûre

Robbert Fortin, *Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens*, poésie, Sudbury, Prise de parole, 1995, 144 pages

Léonard Constant

Number 84, November 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42060ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Constant, L. (1995). Review of [La gueule... et la mort sûre / Robbert Fortin, *Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens*, poésie, Sudbury, Prise de parole, 1995, 144 pages]. *Liaison*, (84), 36–36.

## La gueule... et la mort sûre

Sans ambages, sur cent quarante-quatre pages de poèmes et de *prose-combat*, dans une suite dont le titre est magnifique, Robbert Fortin saigne. **Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens** est un recueil non pas de poèmes, mais de fragments d'une seule et même douleur — un ordonné fatras de galets. D'octobre 1994 à juin 1995 (neuf mois durant; le temps de... naître ?), Fortin s'est promené sur les plages de sa douleur pour en transcrire les galets lisibles et publier ses plus belles pierres de Rosette aux éditions Prise de parole.

Dans cette géodésie de l'âme, de l'Univers et de ce qui leur est mitoyen, Fortin exprime une détresse qui ne lui permet pas de broder. Misanthrope, entre l'enclume et le marteau, ulcéré par une solitude qu'il choisit (*ma solitude est un risque*) au dépens d'une société qui ne lui est pas moins cuisante, pressé de vivre, haletant, il écrit sans doute avec ce qui lui reste d'un mégot d'art-terre et laisse sécher sur la page les flaques de pouls qu'il y

regarde gicler. Il n'est ni horloger ni bijoutier: il ne travaille pas ses textes comme on le fait le filigrane, parce qu'il n'en a pas le temps. Ses jours sont comptés. Lapidé, le poète est lapidaire: *mon coeur est couvert de blessures / un virus problématique mange mon sang / il n'y a que la mort qui nous force à parler*.

Cette juxtaposition, presque ininterrompue, de propositions indépendantes, laconiques, souvent infinitives, est le langage du trépassant, dont les chances de dire tout l'essentiel avant de mourir dépendent de sa concision. Pour lui dont la disparition est annoncée (*je vais mourir / les médecins ne peuvent pas me guérir*), il est urgent d'enregistrer, coûte que coûte, deux forces violentes, diamétralement opposées: le refus de mourir et l'incoercible processus de désagrégation (*nous sommes un dessin au sol / la pluie nous efface sans regret*). Encore lucide, il sait que les mots ne le guériront pas. Il a d'ailleurs perdu toute confiance en la parole: *Dans l'intolérable dérèglement de mon sang (...)* la poésie est une arme inoffensive. Il ne s'en sert que pour enregistrer: il témoigne, il traduit et transcrit, sans se défendre.

**Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens** a ceci d'étonnant qu'il est le fruit d'un paradoxe extraordinaire, celui d'une poésie vaincue d'avance par la mort (puisqu'elle ne peut guérir son créateur), qui est pourtant en perpétuelle naissance (puisque Fortin l'écrit, neuf mois durant) et qui existe, qui est vivante (puisque nous la lisons).

Mais cette même poésie vaudra ses détracteurs à un poète qui est par trop défaitiste et résigné (*parler m'ennuie et me tue (...)* pourquoi être (...)  
*le réel n'est qu'une image criblée de trous (...)* nos grandes théories ne régleront rien (...)  
*inutile de crier (...)* je me

*lie à l'animal mieux qu'à l'homme (...)* nous sommes tellement médiocres, etc..). Sa *prose-combat* n'étant pas conciliable avec le ludisme et les inventions de ceux que nous aimons parce qu'ils donnent « un sens plus pur aux mots de la tribu », on reprochera peut-être à Fortin de ne pas chercher « à définir et à construire un langage dans le langage », exercice obligatoire à tout poète, selon Paul Valéry. Moins élégants, certains iront même jusqu'à décréter, je le conçois, qu'à l'ère d'une poésie qui piétine lamentablement depuis plus d'un quart de siècle, Robbert Fortin est lui aussi, malheureusement, de la pléiade des poètes qui passent leur temps à s'imiter les uns les autres, autant dans l'écriture que lorsqu'ils jouent dramatiquement les génies incompris, pleurant à l'unisson sur les milliers d'exemplaires de recueils publiés annuellement, leurs éclaboussants chefs-d'œuvre dont même les libraires, à juste titre, se méfient. Les plus braves, enfin, s'écrieront: « Poètes d'aujourd'hui! vous refusez systématiquement de jouer avec les mots, de découvrir et d'inventer; vous risqueriez de faire de bien belles choses, vos livres risqueraient d'être lus... et nous risquerions tous d'attraper le bonheur! »

À tous ceux-là, nous dirons qu'il est de mauvais goût de chercher quelque ludisme que ce soit, fût-il négligeable, chez un poète qui semble créer constamment dans la douleur et la détresse. Nous ajouterons que l'oeuvre de Robbert Fortin n'est pas une poésie des cent ciels de la fantaisie, mais de l'essentiel de la vie; son auteur la veut précise, non précieuse.

**Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens** ne fera sûrement pas florès, mais c'est un livre intéressant. Qu'on l'ouvre... il ne mordra personne.

LÉONARD CONSTANT

